

Bifurcation

Véronique Dassas

Numéro 329, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dassas, V. (2021). Bifurcation. *Liberté*, (329), 7–9.

Bifurcation

*La journaliste
et traductrice
Véronique
Dassas observe
l'Italie, où elle
vit, et renvoie
à Montréal, où
elle a longtemps
vécu, un écho à la
fois personnel et
politique.*

Je ne suis ni optimiste, ni pessimiste, je suis combatif.
— Bernard Stiegler, au cours d'un dialogue avec Michel Serres
organisé par *Philosophie Magazine*

Vous comptez votre argent, on comptera les morts.
— Sur une pancarte de la manifestation pour l'hôpital public
dans une ville française, en novembre 2019

J'écris ces lignes au cours des derniers mois de cette année si particulière. Cette année 2020 a priori ronde et tranquille, mais qui s'est révélée tout autre. Comme quoi, on ne peut vraiment pas se fier aux chiffres.

Il s'agira ici assez peu des mutations virales, d'affres de confinés, de nombre de morts ou de délabrement des services de santé publique au Québec, ou en Italie, où je me trouve en ce moment. Une Italie hantée encore par les visages de tous ces vieux morts sans adieux et par les processions de camions militaires chargés de cercueils. Une Italie curieusement prudente, observant, incrédule, ses voisins espagnols ou français faire remonter les courbes des contaminations. « D'habitude, nous sommes les mauvais élèves; cette fois, ce sont eux », semblent-ils dire, mi-figue mi-raisin. Sans une goutte de triomphe, avec juste une incrédulité goguenarde et une bonne dose de fatalisme pour la suite.

On est passés comme un peu partout, dans les pays riches, d'une quête frénétique d'informations et de contacts, à l'angoisse de la mort qui rôde sans préavis (comme d'habitude, dira-t-on, mais quand même à un autre rythme), à la saturation désabusée, puis à la quasi-syncope devant les messages contradictoires. On a tous fini masqués dans les rues et sur les places, ivres au moindre souffle d'air frais, heureux de retrouver enfin l'extérieur de la maison, de la chambre, de la famille et même (enfin) l'anonymat des villes, la gaieté un peu factice des fêtes.

On est aujourd'hui encore dans une sorte de pause dubitative après le grand cafouillage de ces derniers mois.

L'ex-premier ministre français Édouard Philippe a fort bien exprimé ce qui nous est arrivé en laissant sa langue fourcher pour produire la plus belle contrepèterie de l'histoire du cirque, devant une Assemblée nationale aux trois quarts vide, le 7 avril dernier. « Le circus virule », a-t-il déclaré, sans avoir le temps de rire et il s'est repris en vitesse, l'anecdote donnant finalement un portrait assez juste de la scène politique : un grand vide de la représentation et de l'esprit. Et pourtant, même là, l'inconscient est entré en scène sur un coup de théâtre ou, mieux, sur un coup de génie.

Et en effet, le circus virula.

Triomphe de la toile et des médias en général. Les plus rétifs d'entre nous s'y sont trouvés acculés, seuls comme des rats devant leurs écrans ou enfermés dans les toilettes pour

fuir un moment le huis clos familial. Femmes criant au secours pour échapper aux coups de leur tyran domestique, enfants hypnotisés ne sortant de leur transe que pour dormir et rêver de jeux vidéo. Paradis des agoraphobes, des solitaires et autres animaux taciturnes.

Les plus heureux, car tout n'est pas sinistre, auront pêché en ligne des trésors inconnus ou oubliés et s'en souviendront longtemps, osant à peine en parler au milieu du chagrin et du deuil. D'autres encore auront sombré dans la lecture, corps et biens, et, qui sait, retrouvé Mallarmé ou Valéry, Ginsberg ou Michaux qui savait si bien dessiner des virus hallucinés et parler du corps malade.

*Les années aux
chiffres ronds, pairs,
symétriques sont
aussi pleines de
catastrophes que les
autres, c'était couru
d'avance.*

Le circus virula, c'est sûr.

Au point de nous faire croire un moment que le travail pourrait muter... puisque la course au toujours plus était suspendue par la bestiole et que le travailleur s'initiait timidement au télétravail et aux journées folles partagées à la maison entre travail domestique, soin des enfants et travail salarié. (Tant qu'elle ne concernait que les femmes, on en faisait peu de cas, mais une fois généralisée, cette condition tout à coup a intéressé.) Tous nos petits systèmes quotidiens ont été, pour un temps, déréglés, mettant en perspective une bifurcation possible.

Qui sait si, quand la virulation du circus se calmera, ou repartira de plus belle, on verra enfin clairement l'absolue nécessité, pour poursuivre, de repenser notre rapport et à la technique et au travail. On pourrait provisoirement se contenter de cela.

Qui sait si, au lieu de chercher a posteriori des coupables pour telle ou telle bévue (ayant quand même coûté la vie à des centaines de vieux), on n'en viendra pas à imaginer d'autres modes de vie permettant d'envisager l'avenir sous une autre forme que celle du désastre.

Il y a bien des chances que tout reparte comme avant et de plus belle, diront certains, et même pire, diront d'autres.

Je parie sur le peut-être pas.

✱

Le 5 août mourait en France le philosophe Bernard Stiegler. Sa mort m'a fait un moment divaguer sur les coïncidences. Comme si ce penseur du numérique et du travail, passionné par les savoirs de toutes sortes, habité par le souci des jeunes générations, soutien convaincu et prosélyte de l'action de Greta Thunberg, disparaissait au moment où les pistes qu'il avait ouvertes avaient encore besoin de lui.

Au mois d'avril précédent, en effet, un peu avant sa mort donc, il réfléchissait dans le journal *Le Monde* sur le confinement en cours à ce moment-là et ses propos résonnent désormais d'un autre écho. À la fois comme un programme pour un confinement à venir et un avertissement : faire d'urgence usage de sa liberté.

Le confinement (carcéral, sanitaire ou guerrier) est une sorte de pathologie sociale, et lorsqu'il s'impose, il convient de le retourner en liberté d'en faire une expérience – laquelle peut procurer d'extraordinaires surprises portant en elles un potentiel salvateur de bifurcation, et engendrer ce que Canguilhem appelle une normativité – c'est-à-dire l'invention d'une nouvelle façon de vivre. Mais tout comme la maladie, cette expérience peut détruire, annihiler, tuer : cette possibilité en est le prix.

Le dernier ouvrage auquel il a participé, paru en juin, s'intitule éloquentem-

ment *Bifurquer, l'absolue nécessité*. On y trouve tout un programme pour cette nouvelle façon de vivre et cette distinction, fondamentale, entre emploi salarié et travail, utile pour repenser et l'organisation de l'activité productive et la redistribution des gains de productivité liés à l'automatisation.

Bifurquer, ce n'est pas exactement ce que l'on a pu appeler faire la révolution, mais c'est perturber ce qui est calculable, c'est-à-dire voué à la répétition.

L'œuvre de Stiegler est dense et complexe, érudite, précise ; s'y frotter, c'est s'en rendre compte, et le suivre dans ses nombreuses conférences publiques, c'est comprendre l'intérêt de le lire. Ses appels à l'effort, ses appels à la critique (citant Kant qui prétendait qu'il ne serait compris que quand on commencerait à voir ses limites), ses appels à la création (« Les intellectuels de gauche appellent souvent à la résistance, je n'aime pas du tout ce mot. Il ne faut pas résister, il faut inventer ») lui donnent une stature particulière dans les cercles de l'intelligentsia de gauche. Mais il y a plus et peut-être plus important : cet homme qui a fait ses études de philosophie en purgeant une peine de cinq ans de prison pour braquage, qui est né hors de la bourgeoisie lettrée, qui a été élève de Derrida et universitaire toute sa vie après la prison, a aussi été un inlassable défenseur d'une recherche et d'un enseignement d'un autre type, pratiqués hors institution, avec des chercheurs de toutes disciplines, mais également avec de simples citoyens. Il a la rigueur défensive de l'autodidacte, peut-être aussi la superbe, mais pas le souci de la caste. Il est de ce fait, vraisemblablement, l'un des rares philosophes contemporains à quitter la capitale pour la périphérie, le bureau pour le laboratoire, à concilier solitude et travail collectif et à rendre à la philosophie le goût des sciences, de l'économie, de la politique et de la technique.

Ses obsessions et ses emportements, sa façon de fustiger la bêtise tout en revendiquant sa part, son insistance sur le fait que les techniques sont des *pharmakon*, à la fois poisons, remèdes et boucs émissaires, sa conviction que certaines nouvelles technologies comme celle du web représentent de formidables outils de

démocratisation du savoir, mais sont aussi « les vecteurs d'un système toujours plus perfectionné de captation des esprits » et cela depuis l'usage massif des *smartphones* ; sa rage devant les dérives de la télé-réalité, l'orientation des désirs par la publicité, la manipulation des données personnelles, le délire consumériste lui font adopter parfois un ton apocalyptique.

Et ce ton le rendrait presque aussi toxique que ce qu'il dénonce s'il ne bifurquait pas à temps. « Quand un système arrive à saturation, sa propre transformation lui paraît structurellement impossible parce qu'elle est incalculable. Si l'on se fie aux courbes, on ne va pas s'en sortir, mais c'est précisément par quelque chose qui va casser la logique de ces courbes qu'il est possible de s'en sortir », explique-t-il dans l'une de ses innombrables entrevues filmées. Tout le sens de son travail de chercheur et d'homme de terrain, puisqu'il travaillait concrètement sur le territoire de la Plaine Commune en Seine-Saint-Denis, dans une banlieue parisienne à bout de souffle, était de penser et de mettre en œuvre cette bifurcation qui, provisoirement au moins, nous sauverait.

✱

Les années aux chiffres ronds, pairs, symétriques sont aussi pleines de catastrophes que les autres, c'était couru d'avance. La virulente virulation a surpris tout le monde (sauf Bill Gates, bien entendu), elle a pris d'assaut les salles de réanimation, les maisons de vieux, et pris de court les gouvernements (ce qui n'est pas très difficile). Elle nous a pris la tête et en otages dans nos maisons. Elle a fait radoter l'information tous supports confondus (ce qui n'est pas vraiment une nouveauté). Mais elle n'a pas neutralisé pour autant les calamités moins occasionnelles qui accablent le monde bien au-delà de la santé de nos bronches. Des milliers de jeunes gens continuent de se noyer dans la Méditerranée, sont enfermés, torturés aux portes de l'Europe ; des milliers de jeunes Noirs sont enfermés dans des prisons ou des ghettos, abattus par les polices ; Beyrouth est en ruine et la Biélorussie, à feu et à sang. Et le choix entre Trump et Biden, à la fois évident

et terrible. Bref les choses ont suivi leur cours, avec un peu plus d'indifférence que d'habitude de la part de nos cerveaux infectés.

Parfois le présent prend toute la place ; sous nos yeux, il aveugle.

Naomi Klein, qui n'en est pas à sa première alerte, nous promet l'enfer pour la suite. Dans l'esprit de ses enquêtes sur la stratégie du choc, elle documente avec force ce que Washington et ses alliés du numérique nous mitonnent pour l'après-covid (« Screen New Deal », *The Intercept*, 8 mai 2020, en ligne). Cauchemardesque : « Il semble bien que quelque chose comme une stratégie du choc pandémique soit en train de voir le jour. Appelons cela : le New Deal des écrans [*Screen New Deal*]. Beaucoup plus high-tech que tout ce que nous avons connu dans les catastrophes précédentes, l'avenir vers lequel on nous précipite, alors que les cadavres s'entassent encore, intègre les semaines d'isolement physique que nous venons de vivre non pas comme une douloureuse nécessité pour sauver des vies, mais comme un laboratoire vivant, instaurant sur une base permanente une société sans contact et très rentable. » (Je traduis.)

Nous serions donc demain cloués chez nous à travailler, bouffer, consommer, copuler sans sortir, le tout sous contrôle de l'État et de la vallée siliconée ? En dehors du fait que ce genre d'alarmisme me paraît tout à fait inutile (on est déjà bien assez alarmés comme ça), dans ces conditions, Stiegler a encore plus raison, et avant lui bien d'autres : il faut bifurquer, les amis. Inventer.

Je crois d'ailleurs que nous avons commencé depuis longtemps, et heureusement, car sinon les affreux seraient encore plus riches et puissants que ce qu'ils sont aujourd'hui. Un exemple. Dans les années 1970, en 1977 précisément, nous étions toute une génération à suivre un feuilleton radiophonique quotidien français intitulé *L'apocalypse est pour demain*, écrit et interprété par Jean Yanne, un acteur et comique assez connu à l'époque. C'était une sorte de dystopie abracadabrante sur l'invasion des voitures, où le monde était devenu un immense embouteillage et où le héros travaillait une heure par mois vu

qu'il mettait quinze jours à se rendre à son travail et quinze jours à revenir au parking-domicile qui lui avait été assigné. On adorait, on riait jaune, et on prenait nos vélos. À peu près à la



— Ne le prends pas mal, mais je trouve que tu te laisses trop facilement affecter par l'opinion des gens.

même époque, Gébé, mort depuis de mort naturelle bien avant ses copains de *Charlie Hebdo*, dessinait *L'an 01*, une BD où tout le monde arrêta de travailler pour faire quelque chose de plus intéressant et démontait les voitures. La détermination de Greta Thunberg fait suite à ces gens-là, et à bien d'autres avant elle moins portés sur la galéjade. Elle incarne une version grave de leur critique, elle est leur petite-fille sérieuse et ils auraient adoré aller engueuler les assis des Nations unies en sa compagnie.

Parfois le présent prend toute la place.

Je suis sûre que les enfants, enfermés pendant le confinement avec leurs parents devenus insupportables quand ils ne peuvent pas aller défouler leur mauvaise humeur au boulot, ne se sont pas détruits les synapses qui leur restaient après avoir fréquenté l'école. Qu'ils ne se sont pas intoxiqués irrémédiablement avec leurs tablettes, leurs consoles, bref leurs écrans diaboliques. Je me souviens de ce qu'on disait de la télévision à ses débuts, je dis bien à ses débuts, quand elle ne faisait que reproduire les modalités

culturelles les plus classiques, théâtre filmé et talk-shows comme à la radio, sans flâna ni coupe de cheveux dernier cri. On nous promettait déjà le lavage de cerveau intégral et je m'entends encore crier aux enfants, des années plus tard : « On éteint la télé, ça fait coller les neurones... » Ils étaient morts de rire. Avec raison.

Je me souviens de ce qu'on disait de la télé-réalité entre 1980 et 2000. L'apocalypse était pour tout de suite. Une génération entière gavée de ces images horribles, pornographiques ou ineptes, délayées à longueur de *prime time*, allait selon toute probabilité produire un nombre record de pervers, voire de psychopathes. Sans compter que tout cela était bien entendu orchestré (et c'était vrai) dans le but avoué de procurer aux annonceurs un maximum « de temps de cerveau humain disponible », selon la célèbre formule de Patrick Le Lay, patron de TF1 et partenaire de Berlusconi.

Mais faut croire que cela ne marche pas tout à fait comme ça. C'était oublier qu'il est bien difficile de savoir dans quelle mesure le cerveau humain est disponible, oublier que la pause pub, c'est fait pour aller pisser et que l'humanité a, en d'autres temps et selon d'autres mœurs, toujours eu un penchant pour l'horifique, les frissons et le scatologique, des jeux du cirque au *Décameron* en passant par le train fantôme et les trapézistes volants.

Sans parler des guerres qui toujours lui ont fourni leur dose d'images d'horreur, filmées ou pas. Nous sommes terriblement constants sur ce registre. Et terriblement prompts à l'oublier. Et puis, il y a cette phrase de David Foster Wallace, drogué de télévision dès son plus jeune âge, immense écrivain et critique redoutable de l'Amérique :

La télévision n'a pas plus inventé la puérité esthétique de ce pays que le *Manhattan Project* n'a inventé l'agression.

Sûr, les enfants, comme nous, aiment les écrans. S'agirait de les faire bifurquer ; mieux, de bifurquer avec eux. ●